

# Introduction

Pour comprendre ce phénomène de bandes et la montée de la criminalité chez les jeunes des quartiers populaires, il est primordial de se replonger un peu dans le contexte. La délinquance chez les jeunes n'est pas apparue au XX<sup>e</sup> siècle, mais avant, notamment au cours du XIX<sup>e</sup>, elle était assimilée à la criminalité des adultes. Il n'existait donc pas de délinquance juvénile à proprement parler.

L'accélération de l'industrialisation et les crises économiques qui ont eu lieu tout au long du XIX<sup>e</sup> obligent les populations à se déplacer, passant des campagnes aux villes pour trouver du travail. Ces générations, qui sont les parents des Apaches, viennent combler la main-d'œuvre manquante des villes qui s'industrialisent. Le cas le plus important est bien sûr celui de Paris, où des vagues de population affluent de toutes les régions de France pour s'installer et travailler. Les migrants de province, chassés de leurs villages par la crise agricole et la misère, sont séduits par les possibilités d'emploi à Paris.

Mais les villes ne sont pas prêtes à accueillir ces flux migratoires, les familles arrivantes s'installent donc dans

des baraques de fortune ou s'entassent dans des logements en périphérie des villes, à côté des différentes industries, où les logements sont moins onéreux, mais également dans certains quartiers déshérités du centre de Paris, comme celui Saint-Merri, près des Halles, qui ont mauvaise réputation et où les loyers sont abordables. Par exemple, l'un des immeubles de la rue Galande, proche de Notre-Dame, compte plus de 150 locataires, des balayeurs ou des employés de la Halle aux vins qui veulent habiter près de leur lieu de travail. Ces populations sont entassées dans des appartements exigus, le plus souvent composés d'une seule pièce à vivre et d'une minuscule cuisine. Et quand des enfants viennent au monde, la cuisine fait office de dortoir. Autre exemple : au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, la population de Montmartre est multipliée par 58. Dans ces circonstances, comment nourrir, loger et faire travailler tout ce monde ?

Cet accroissement démographique fulgurant bouleverse la capitale et l'oblige à se moderniser et à repenser sa géographie. Le baron Haussmann, désigné pour créer le nouveau Paris, décrit la banlieue comme « une ceinture compacte de faubourgs construits au hasard, couverts d'un réseau inextricable de voies publiques étroites et tortueuses, de ruelles et d'impasses où s'accumulent avec une rapidité prodigieuse des populations nomades sans lien réel avec le sol et sans surveillance efficace ». Les travaux du baron transforment la capitale de façon à la protéger d'une nouvelle révolution ouvrière, en supprimant un grand nombre de rues étroites, propices aux barricades et à la résistance. Haussmann éventre donc la ville pour favoriser le déplacement des personnes et des richesses, et lui permettre de se défendre plus facilement en cas d'émeute. De 1853 à 1865 sont abattus

les principaux quartiers populaires aux rues étroites pour y implanter de vastes boulevards et des monuments majestueux.

Durant toute la durée des travaux, au centre de Paris, 20 000 maisons sont détruites et 40 000, reconstruites, à destination des classes moyennes et bourgeoises. En périphérie de la ville, ce sont 30 000 bâtiments qui sont édifiés. Les déplacements de population se font même au sein de la ville. Les travaux d’Haussmann ont forcé les populations les plus pauvres à s’exiler du centre vers les quartiers périphériques, notamment avec une politique de relogement massive.

À l’occasion de l’Exposition universelle de 1900, les dirigeants parisiens souhaitent « épurer » la capitale, particulièrement le centre et l’Ouest, pour accueillir les touristes du monde entier et leur éviter de tomber sur des quartiers insalubres et insécurisés. Une politique urbaine ségrégative est alors lancée et les classes pauvres sont mises hors du centre de la ville. Les riches s’installent à l’Ouest alors que les pauvres rejoignent l’Est et la « zone » qui encercle Paris.

Mais la capitale ne peut pas supporter ces arrivées massives et fait face à une crise du logement, avec une forte hausse des prix des loyers. Une grande partie des propriétaires refusent de louer à des familles nombreuses et pauvres. Au contraire, d’autres agencent les immeubles pour y loger le maximum de personnes et louer toutes les parties de leurs appartements.

Ce phénomène donne lieu à la première mise à l’écart des banlieues, où l’on marginalise l’espace périphérique. Pour le bien-être et l’hygiène des bourgeois, on expulse tout ce que l’on considère comme nocif du centre vers les faubourgs : les industries malsaines, les exécutions

capitales, les mauvaises odeurs, les cimetières, les hôpitaux, les vagabonds, les chiffonniers et les classes déshéritées.

*Les riches s'approprient des quartiers interdits  
aux pauvres par le prix élevé des loyers  
et réciproquement les pauvres investissent des  
arrondissements où aucun riche n'ose pénétrer...*

**Thierry Paquot**

Le passage à une société industrielle et donc à une vie urbaine change totalement la donne dans les schémas familiaux de l'époque. Les familles, qui deviennent précaires, ne sont plus en mesure d'assurer leur rôle de protection et d'éducation. Il y a de plus en plus de concubinages, d'unions libres et de familles décomposées, ce qui rend la structure familiale plus fragile. Les membres de la famille voient ainsi voir leur statut et leur rôle changer. L'homme ouvrier, dépossédé de son savoir-faire, passe de prolétaire à sous-prolétaire et travaille pour survivre. Les femmes aussi commencent à travailler, que ce soit à l'usine, à l'atelier ou à domicile, et par conséquent ont moins de temps à consacrer à l'éducation de leurs enfants.

De plus en plus libres et de moins en moins cadrés, ces derniers peuvent se retrouver et s'occuper seuls après la sortie de l'école. Avec la scolarité obligatoire jusqu'à 12 ans, l'enfant aussi change de statut. Il n'est plus une source de revenu pour les parents, mais une charge. Sans utilité économique, il est délaissé et livré à lui-même dans les rues de la capitale. Sur 200 000 enfants scolarisables à Paris, 45 000 ne vont pas à l'école. Il faut ajouter à cela, la loi du 2 novembre 1892 qui oblige les entreprises

employant des enfants de plus de 12 ans à une réduction du temps de travail de deux heures pour tout le personnel. Cette loi écarte les jeunes du travail dans le but de réduire le taux de chômage des adultes des classes populaires. Le jeune ouvrier n'a pas sa place dans la société, il est oublié en tant qu'individu. Il est vu seulement comme un futur travailleur, un outil de production qui suit le rythme infernal de la cadence industrielle.

La jeunesse populaire, au global, est laissée de côté, dévalorisée et utilisée par le système politique en place. De nombreux jeunes travailleurs refusent de mettre leur salaire au pot commun familial et quittent le foyer dès qu'ils le peuvent. Oublié l'obligation du livret de travail contrôlé par le père, les jeunes s'émancipent et quittent le toit paternel pour vivre leur vie. Une partie des enfants des classes populaires cultive ce désir de liberté et refuse d'aller à l'usine, se détachant complètement du chemin suivi par leurs parents.

*L'appât du gain, le détournement des lois,  
l'absence de contrôle, l'inorganisation des  
locataires et leurs faibles revenus constituent  
les éléments propices à l'enrichissement  
de ceux qu'on appelle les vautours...*

Thierry Paquot



## L'origine des Apaches

**D**ans ce contexte, les jeunes sont en première ligne. Des révoltes éclatent un peu partout : dans les établissements pénitentiaires pour mineurs, avec des émeutes dans les maisons de correction de Belle-Île en 1886 et de Mettray en 1887, mais aussi dans les écoles communales, les collèges, ou encore dans les usines. Ce sont les « années rouges » des systèmes éducatifs et pénitentiaires français.

De plus en plus d'adolescents se retrouvent ainsi sur le pavé parisien, sans lien social, confrontés à un environnement vicieux. Les jeunes déscolarisés se mélangent aux enfants abandonnés, aux orphelins, et aux miséreux. Ceux qui ont encore leurs deux parents ne sont pas plus chanceux, ils vivent au cœur des disputes, des échanges de coups et des mots obscènes. La promiscuité n'arrange rien à cela, l'enfant est obligé soit d'assister à ces scènes, soit de fuir le foyer pour y échapper. Une grande partie des jeunes délinquants fuient ainsi l'autorité de leurs parents ou de leur patron d'atelier. Ils sont tentés par la fête, le

jeu, les filles, ils ne rentrent pas chez eux et dorment à plusieurs dans des piaules. Ce sont les prémices de la naissance de la « bande ».

*L'enfant est roi, peut-être, mais le jeune homme est nié. On aime les enfants, on redoute le jeune homme. Jusqu'à sa majorité, il n'a qu'à obéir et se taire.*

**Michelle Perrot**

On dit qu'ils sont « nés dans la rue » car ils y jouent, ils y traînent et ne rentrent chez eux que pour manger et dormir. Souvent petits, les logements des faubourgs regroupent des grandes familles, entassées dans une ou deux pièces. L'influence du milieu où ces jeunes grandissent est considérable, ils subissent toutes les tares et tous les vices de leur environnement. Ils héritent du côté sombre des quartiers populaires sans avoir d'autre possibilité d'évolution. Ils sont à la fois des produits et des victimes de leur environnement. Les enfants de ces faubourgs imitent ce qu'ils voient dans leur quartier et s'en imprègnent. Ils voient la prostitution, ils accompagnent leur père ou leur frère au bar, où ils apprennent des leçons sorties tout droit du livre de l'illégalité. Ils côtoient des « grands » et « grandes » qui ont de l'argent, de beaux bijoux, grâce à la prostitution et au crime, et qui deviennent leurs modèles de réussite. Pourquoi travailler à l'usine quand on peut gagner de l'argent facilement ? Conséquence de ce mimétisme : les jeunes commencent à boire, fumer et jouer à des jeux d'adultes très tôt. À 12 ans, certains ont déjà toutes les attitudes de leurs modèles.



Des premières bandes se forment à partir de 1880. Certaines vont même perdurer, en modifiant leur nom ou en changeant leurs membres. Les bandes prennent le nom de leur quartier ou de leur rue : la bande de La Bastoche, la bande de Créteil, la bande de Clichy-Levallois ou encore celle de Neuilly. Une véritable hausse de la délinquance juvénile est observée vers 1895, avec des faits divers impliquant des jeunes qui se multiplient. C'est à cette date qu'une génération d'enfants nés à Paris et issue de l'exode rural de 1880 arrive à l'adolescence. Ces enfants préfèrent jouer et traîner dans la rue, à la recherche de découvertes, d'escapades et d'aventures.

Les Apaches font leur apparition en 1900. Ils constituent le premier phénomène de bandes de jeunes en milieu urbain en France. Les jeunes ouvriers qui sautent le pas vers la délinquance ne sont pas nouveaux, mais le fait de les nommer et de les englober sous un même nom, « Apaches », a permis d'identifier facilement cette catégorie de personnes et de mettre le doigt sur un problème majeur pour le gouvernement et la police. Ces jeunes des quartiers défavorisés, exclus de la société et livrés à eux-mêmes, dans une période transitoire située entre l'école et l'armée, se réunissent en bandes pour être plus forts.

*C'est en ville que se dresse désormais  
la scène privilégiée de la délinquance et du crime.*

Jacques Dubois

Cette exclusion totale du système les contraint à se débrouiller pour survivre. Ces adolescents tombent dans la délinquance et le crime pour se nourrir et essayer de sortir de leur condition. Abandonnés dans les rues de

Paris, les jeunes Apaches se multiplient et commencent à se faire remarquer auprès des populations et de la police.

*Les bandes Apaches naissent de l'expérience  
commune : du temps libre qui devient  
du temps mort.*

Régis Pierret

Ces jeunes délinquants sont issus du sous-prolétariat urbain, c'est-à-dire de la classe sociale la plus pauvre de la société, ils sont confrontés à la misère et leur avenir rime avec « usine » et « survie ». Contrairement à leurs parents, très tôt, ils contestent l'ordre social et remettent en cause leur condition. On y retrouve beaucoup de fils et filles d'immigrés, issus soit de régions françaises – Alsace, Bretagne, Auvergne, Savoie –, soit de pays frontaliers comme l'Italie ou la Belgique. Les Apaches vont devenir les ennemis de la société, sans patrie, sans famille, ne pouvant compter que sur leur bande.

*[Sous le terme « Apache »,] on a réuni l'escroc,  
l'escarpe, le rôdeur de barrière, le cambrioleur,  
le faquin à poignard clandestin, l'homme qui vit  
en marge de la société, prêt à toutes les besognes  
pour ne pas accomplir un labeur régulier, le misé-  
rable qui crochète une porte ou éventre un passant,  
parfois pour rien, pour le plaisir.*

Le Gaulois, 13 septembre 1907

La première utilisation du terme « Apache » pour désigner un jeune voyou est controversée. On ne sait pas vraiment si elle vient d'un journaliste, de la police ou des

Apaches eux-mêmes, qui se seraient surnommés comme ça. Une chose est sûre, c'est en 1900 que ce terme est utilisé dans la presse pour la première fois. À cette époque, les histoires sur les Indiens d'Amérique sont populaires, on les retrouve dans les journaux et même sur scène, dans les spectacles de Buffalo Bill (en 1889 et 1905, à Paris). L'imaginaire américain, présent dans toutes les têtes, fait fantasmer les lecteurs. Les Apaches amérindiens sont décrits comme cruels, méchants et dissidents. Ces tribus, qu'on appelle les Peaux-Rouges, les Sioux, les Cheyennes, les Cherokees, les Comanches, sont tout à fait connues de la population, il n'est donc pas difficile pour la presse de faire le lien avec la jeunesse délinquante parisienne : même sauvagerie, même violence et même immoralité.

Il y a donc plusieurs hypothèses sur la première apparition du terme « Apache » pour désigner les jeunes bandits parisiens. La plus probable : elle viendrait des journalistes. Victor Morris et Arthur Dupin, deux journalistes fait-diversiers, revendiquent d'ailleurs la paternité de ce terme et parlent des Apaches dans leurs chroniques de manière hebdomadaire, puis presque quotidienne. C'est Arthur Dupin qui écrit le premier article sur les Apaches. Il y relate une agression à Belleville : un jeune du quartier sympathise avec un touriste de la Sarthe venu voir l'Exposition universelle, puis l'amène dans une ruelle sombre où le reste de la bande l'attend. C'est là que le jeune délinquant lui dit : « Je te présente mes amis, tu as dû déjà entendre parler de nous, nous sommes les Apaches de Belleville. Exécute-toi de bonne grâce et donne-nous tout ce que tu as sur toi. » À la suite de cet article, Victor Morris reprend cette expression, puis Henry Fouquier dans un article du journal *Le Matin* du 12 décembre 1900. Il pose la première définition de « l'Apache » :

*Nous avons l'avantage de posséder, à Paris, une tribu d'Apaches dont les hauteurs de Ménilmontant sont les Montagnes rocheuses. Ceux-ci font beaucoup parler d'eux [...]. Ce sont des jeunes hommes pâles, presque toujours imberbes, et l'ornement favori de leur coiffure s'appelle les rouflaquettes. Tout de même, ils vous tuent leur homme comme les plus authentiques sauvages, à ceci près que leurs victimes ne sont pas des étrangers envahisseurs, mais leurs concitoyens français.*

Les journalistes ont-ils inventé ce nom ou la victime l'a-t-elle vraiment entendu dans la bouche de ses agresseurs ? On ne le saura jamais, mais il est tout à fait possible que ces voyous aient signé leurs crimes, agressions et autres entourloupes en annonçant le nom de leur bande : Les Apaches de Belleville.

Le terme « Apache » entre alors dans le langage commun *via* une construction collective où chacun joue son rôle, et où le timing favorise son succès et sa diffusion. Ces jeunes des faubourgs se reconnaissent dans cette image indienne, qui colle parfaitement à leur esprit sauvage, bagarreur et frondeur. Le terme « Apache » devient donc le nouveau synonyme de voyou, bandit ou malandrin. Il se généralise jusqu'à devenir commun à partir de 1902 avec l'affaire Casque-d'Or. Jamais un phénomène de bandes n'avait pris autant d'ampleur, jusqu'à dépasser les frontières de sa ville.

Ainsi, même si le terme « Apache » est, à l'origine, lié à Paris, il se démocratise rapidement et s'étend à Lyon, Bordeaux ou Rouen. Cela devient un des phénomènes de société du début du XX<sup>e</sup> siècle.

*Ce sont là des mœurs d'Apaches, du Far West,  
indignes de notre civilisation. Pendant une  
demi-heure, en plein Paris, en plein après-midi,  
deux bandes rivales se sont battues  
pour une fille des fortifs, une blonde  
au haut chignon, coiffée à la chien !*

**Arthur Dupin**